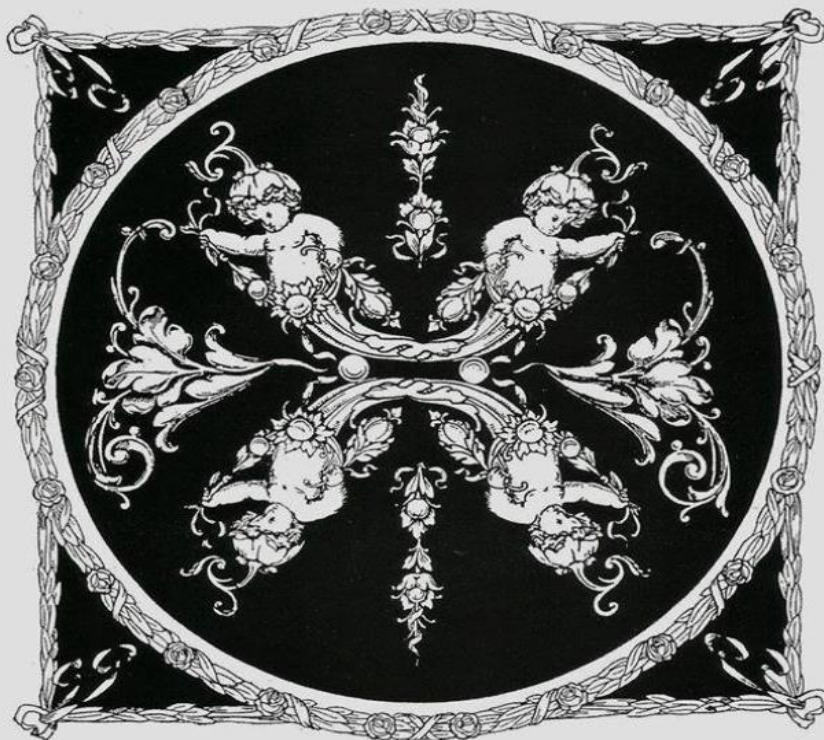


octobre 21, 2017

Paragraphe 12 - Les Années d'Ibn Khaldun

Journal d'un artiste immigré
À la recherche du temps perdu



–JOURNAL D'UN ARTISTE IMMIGRE–
SAKALI ABDERRAHMANE



Les années d'Ibn Khaldoun



SAKALI ABDERRAHMAN©





Les années d'Ibn Khaldun

Oui, oui, nous nous sommes soumis à votre pure volonté et nous vous avons quittés, Mère.

Et nous voici, parcourant vallées et montagnes, marchant derrière vous, perdus dans nos pensées !

Je ne nie pas que tout ce que vous faites, ma chère Mère, soit pour notre bien à tous.

Car nous sommes, avant tout, votre chair et votre sang.

Mais je ne vous cacherai pas ce à quoi ma réflexion m'a conduit et sur quoi je suis parvenu aujourd'hui, après cinquante ans d'études et d'expériences : que cette existence est totalement dénuée de sens ; elle est repoussante et insignifiante !

Et que votre bienveillante hospitalité envers nous tous, nous ayant amenés à la vie avec de bonnes intentions après des souffrances et des naissances difficiles – ce qui n'était rien d'autre qu'un moyen pour la nature de préserver ses lois et d'empêcher l'extinction de l'espèce – était absolument futile et vaine, ma mère aimante !





Je suis à Basu, triste, ma mère. J'entends les miaulements rauques des chats errants comme moi, et les chiens errants se disputer des miettes dans ce froid glacial.

L'atmosphère est orageuse, comme la tempête de pensées contradictoires qui agite mon esprit confus.

Je vis dans un tourbillon de contradictions et de questions.

Hélas, je ne trouverai jamais de réponse satisfaisante aux questions qui me hantent depuis si longtemps.

J'ai pensé au suicide à maintes reprises, au point de chercher les moyens les plus efficaces, les moins douloureux et les plus rapides de mettre fin à mes jours, pour ne pas souffrir en disant adieu à la vie.

Le cauchemar du suicide me hante comme un fantôme, une ombre qui me suit partout.

C'est ma seule obsession en ce moment, Mère.

C'est mon cauchemar constant, immuable.

Notre départ, sous votre conduite, fut un véritable calvaire !

Mais le départ que je m'appête à entreprendre sera bien plus douloureux pour le cœur de tous ceux qui m'aiment que toutes ces souffrances !

Je suis résolu à quitter cette vie.

Telle est mon intention et ma voie, alors pardonnez-moi Mère !





Je fus tirée de mon délire et de la terreur de mon cauchemar éveillé par le bruit d'un vendeur ambulancier portant un large panier peu profond, sculpté à la main dans des roseaux naturels.

Il contenait toutes sortes de douceurs appétissantes.

J'en avais l'eau à la bouche car je n'avais rien mangé de la journée, à l'exception d'une demi-tasse de café ce matin, que j'avais prise pour prendre mon dernier médicament après ma guérison complète.

Je n'avais pas un dirham pour en acheter un, car ils coûtaient cher ; ils étaient importés des marchés de Melilla, non loin de là.

Je le suivis du regard tandis qu'il marchait vers « Sidi Ali », appelant de sa voix douce et perçante, et d'un ton espagnol très doux dont les notes résonnent encore aujourd'hui dans mes souvenirs d'enfance :

- Aaaaaabstili ... Bastili Bastili ... Aaaaaabstili ... ☺

Et l'écho de sa belle voix résonne dans le ciel, tandis que le brouillard engloutit son ombre qui s'estompe parmi les passants et les voyageurs en ce début d'hiver.

J'ai continué ma promenade du soir, observant les visages joyeux des gens, des enfants et de tous les inconnus qui m'entouraient.

J'ai mangé les jeunes pousses sur la rive de la mer déchaînée, puis j'ai flâné.





J'étais si absorbé par mes pensées que je ne m'en suis rendu compte que lorsque la voix de l'institutrice vêtue de vert m'a tiré de ma rêverie :

— Abd al-Rahman, va voir Si Bennis immédiatement avant qu'il ne ferme le bureau de l'administration afin qu'il puisse te donner les fournitures scolaires.

Je suis allé voir l'intendant, M. Bennis, qui a pris la liste des fournitures scolaires.

Il a ouvert l'armoire et m'a remis trois cahiers de 24 pages, trois couvertures en plastique, une petite boîte de crayons de couleur, un portefeuille et la première partie du livre « Lire » du regretté professeur Ahmed Boukmmakh.

Je venais d'aller à la salle de lecture pour feuilleter mon livre préféré et la Bible, et je commençais à contempler ses illustrations, à les imiter et à les colorier, et à lire ses beaux passages tels que : Ma vache Nouriya, Les Actes de Joseph, Ahmed et le Gobelin, Le Mangeur de pommes de terre et Dieu nous voit, et d'autres encore, lorsque Rmoumna me surprit de sa voix mélodieuse :

— Abdul Rahman, jeune artiste, je voudrais que vous dessiniez le visage d'une fille triste pour mon professeur, s'il vous plaît.

C'était la troisième fois que je voyais le visage de cette jeune fille d'une beauté exceptionnelle, orpheline de père, depuis mon arrivée dans l'association, la triste Rmoumna. Qui pourrait l'oublier ?!





Triste Rumuna.

Je n'ai aucune photo de toi, ma chère amie.

Car cette époque n'était pas l'ère des images comme elle l'est aujourd'hui.

Mais je me souviens encore de chacun de tes traits et de ton visage radieux.

J'ai choisi cette photo parce qu'elle te ressemble.



Elle s'est assise à côté de moi et a ouvert son sac à main en disant :

- Le professeur m'a demandé de dessiner le visage d'une fille triste. Abdul Rahman, peux-tu le dessiner pour moi ? Nous en aurons besoin pour notre cours de conversation demain.

Et cette suite d'événements m'a ramenée à mes années au lycée Al-Kindi, j'avais alors 14 ans.





J'étais en classe d'observation, que j'ai redoublée deux fois à cause d'une maladie qui a nécessité mon transfert à l'hôpital Ibn Sina de Rabat, où j'étais soignée par l'hôpital Al-Hassani de Nador, mal équipé.

Pendant ce temps, Rmoumna a redoublé deux fois et est restée en quatrième car, comme moi, elle manquait d'intérêt pour ses études.

Alors je lui ai dit :

- Te souviens-tu, ma chère Ramoumna, du jour où tu étais fâchée contre moi à cause des citations d'amour que j'avais écrites dans ton cahier lorsque j'étais en classe d'observation au lycée Al-Kindi ? J'avais dessiné une rose rouge dans le cahier et j'avais écrit en dessous : « Voici ma belle rose que j'aime. »

- Oui, je m'en souviens très bien. C'était le 3 mars, jour de la célébration de l'Intronisation. Tu m'as donné 50 dirhams car tu avais écrit le slogan de l'Intronisation et l'avais tracé sur une longue banderole blanche de quatre mètres, sur laquelle tu avais inscrit en rouge : « L'Association caritative islamique de Nador célèbre la glorieuse Intronisation et l'accession au trône de Sa Majesté le roi Hassan II, successeur de ses ancêtres bénis. »

Le directeur t'a donné 300 dirhams pour ta collaboration... et tu continues de m'aider aujourd'hui en donnant deux miches de pain par jour à ma mère. Merci infiniment, mon cher. Je suis fière de te connaître et fière que mon ami et futur époux, « si tu fais le nécessaire », te choisisse pour demander ma main à ma mère.





- Sais-tu pourquoi je suis restée inscrite à l'association et que je continue de la fréquenter, Rmoumna ? Parce que c'est grâce à toi, tout d'abord. Parce que tu m'as conseillé de rester, ou du moins de fréquenter l'association, pour que nous puissions garder le contact et nous revoir. Et ensuite, c'est le gentil secrétaire général, M. Ben Azzouz Ahmed, qui m'a conseillé de ne pas quitter l'association définitivement afin que je puisse continuer à recevoir mes provisions : six miches de pain par jour, cinq litres d'huile et un sac de farine américaine une fois par mois. C'est un ordre du chef de la Coopération nationale à Nador.

- Et pourquoi vous donnaient-ils tout ça ?

- Parce que je dessinais tout ce que le secrétaire général, Benazzouz Ahmed, voulait.

- Oui, je comprends. Ils vous exploitaient, ma chère, et ils le font encore !

- Oui, tout à fait. J'allais chez lui chaque semaine pour qu'il me donne des logos et des photos de gens à dessiner. Il a tellement fait pour ma pauvre famille.





L'année dernière, les résultats pédagogiques ont été maigres, tant en termes de développement intellectuel personnel que d'amélioration des résultats scolaires.

En effet, j'ai passé toute l'année non pas à apprendre à penser, mais à réciter, enseigner et mémoriser l'alphabet arabe aux élèves de la classe préparatoire, sous la direction de M. Ahmed El - Kabdani .

Mais en dehors de l'école, je ne perdais pas mon temps.

Je ne fréquentais pas d'amis, je ne choisissais pas mes camarades pour m'entourer de personnes brillantes et assidues, afin de pouvoir apprendre d'eux et m'enrichir intellectuellement par la conversation, les discussions et parfois en posant des questions.

Le reste de mon temps, je le consacrais à la lecture du deuxième tome de la série « Read », que j'empruntais à mes camarades, afin d'exceller l'année suivante et de m'imposer dans mon environnement, auprès de mes collègues, et même de ma famille, dans cette compétition pour la réussite et l'avancement.

Et je pense ici à ma mère, que Dieu ait son âme, qui a tout sacrifié et fait l'impossible pour nous élever et nous former au nom de cette « saine compétition » pour laquelle je te critiquais si amèrement Maman !





Et me voici, revenant vers vous humblement, vous demandant pardon pour mon erreur de vous avoir critiqué un jour, dans ce qui, je crois, était le huitième chapitre de ces journaux, lorsque je vous ai dit :

- ... Kolyat « Il ne se rendra pas, Mère, alors pourquoi cette insistance et cette violence pour prendre cette décision ?! N'aimes-tu pas vivre en paix, Mère ?! Pourquoi n'annules-tu pas le projet d'émigration et ne nous laisses-tu pas rentrer sains et saufs chez nous ?! Je veux jouer avec mon cheval et mon frère Abdullah sur notre aire de battage. Je rêve d'entendre nos chiens, Widha et Asas, aboyer sur le toit de notre maison... »

Non, non, non, ma mère, ne brisez pas les destins pour satisfaire un désir de supériorité, de compétition, et de domination sur les autres femmes, même si ce sont des tendances naturelles chez l'être humain, des gènes instinctifs que la nature a placés en place pour assurer la survie, et non avec les épouses de mes quatre oncles à YathGhanemou certaines de vos voisines... ! Que vous êtes grande, ma mère, car votre perspicacité surpasse celle de toutes les femmes ! En choisissant ce trait de caractère, « compétition », comme arme pour affronter la vie de front, vous avez choisi le fondement même de l'existence : le moteur cosmique du changement la « force perpétuelle cadavre inerte ».

Ma chère mère, il n'y a personne qui ne croît pas à la compétition.

Absolument personne.





La compétition est un trait naturel et inné chez chaque être humain et toutes les créatures, et elle est le moteur de la plupart de leurs comportements.

Cependant, cette « rivalité et cette compétition » ne se manifestent pas dans les actions extérieures de beaucoup, malgré leur présence au fond de l'âme de chacun, car elles sont étouffées par des idéologies théocratiques qui exploitent et sont exploitées, dans une tentative de freiner son instinct de compétition primordial, féroce et aveugle dès ses débuts.

C'est un état de rivalité, de compétition et de conflit intenses, un état d'inimitié perpétuelle entre les êtres humains.

Cela a conduit les religions à se pencher sur la question, appelant à l'amélioration des relations entre les êtres humains, exhortant à la compassion, freinant cette « compétition brutale » et lui donnant une dimension humaine, au point que certains des plus passionnés...

Dans ce contexte, ils exhortent les gens à ne rivaliser que sur les questions religieuses, les actes de culte, les bonnes actions, les actes d'obéissance et la recherche de l'agrément de Dieu afin d'atteindre...

Des diplômes au Paradis. Et que le contentement est l'essence de la sagesse, et que rien ne nous arrivera si ce que Dieu n'a pas décrété pour nous...☪





Mais au niveau animal, dans la lutte pour la survie – et toutes les études le confirment –, la compétition résulte des frictions et des tensions qui apparaissent entre les organismes vivants lorsque la disponibilité d'une ressource vitale, comme la nourriture, un abri ou l'eau, diminue.

Les animaux, y compris les humains, se mettent alors en compétition pour l'obtenir.

La réalité démontre quotidiennement que la compétition entre organismes appartenant à la même espèce est généralement beaucoup plus forte et intense que celle entre organismes appartenant à des espèces différentes.

En effet, les membres d'une même espèce ont les mêmes exigences et besoins biologiques, tandis que les organismes d'espèces différentes peuvent ne pas partager ces exigences et, par conséquent, ne pas se disputer la même chose.

Cela s'applique à votre position compétitive, Mère, au sein de votre famille.

Votre liberté de concourir loyalement pour progresser est considérée comme une loi naturelle de l'univers.

Et lorsqu'une personne déploie tous ses efforts pour atteindre un objectif noble et ambitieux, en particulier lorsque cet objectif est l'excellence scientifique et sociale et l'amélioration de la situation économique, alors la compétition est moyen légitime et équitable.





(Et en cela, que les concurrents s'affrontent) [Al-Mutaffifin : 26]

Je ne vous défends pas, Mère, et je ne critique pas vos choix ; je ne suis pas l'avocat du diable. Je souhaite simplement démontrer que, même sur le plan linguistique, la compétition est une tendance innée qui pousse à rechercher l'excellence et la récompense. C'est une loi naturelle.

Par conséquent, je vous avoue, Mère, que votre esprit était, de loin supérieur !



J'étais ravi des provisions que j'avais rassemblées dans mon petit portefeuille, et rassuré quant à ma santé après que mon appétit soit revenu à la normale et que j'aie enfin guéri de la tuberculose, qui avait été un secret et un cauchemar que j'avais tant essayé de cacher à ma mère et à tous mes frères et sœurs tout au long de l'année, afin qu'ils ne souffrent pas de ma malheureuse maladie.

J'ai également pris toutes les précautions nécessaires pour ne contaminer personne.

Mes deux jeunes sœurs ont quitté l'association pour s'installer chez les religieuses espagnoles dans une école privée du centre de Nador, où elles étudiaient l'espagnol, la broderie et la couture, en plus de quelques heures consacrées à l'apprentissage de l'arabe.





Elles ont obtenu des diplômes reconnus et une bourse pour poursuivre des études supérieures en Espagne.

Elles avaient le droit de passer le week-end avec nous dans la maison que nous louions en centre-ville, et nous avions le droit de leur rendre visite après leurs cours.

Après l'obtention de son certificat d'études primaires par ma sœur Houria, l'administration de l'école du couvent lui a accordé une bourse pour continuer ses études secondaires à Melilla, mais ma mère a refusé au nom de la tradition ...

Mon frère Abdullah et moi avons quitté l'association pour vivre ensemble dans notre nouvelle maison, située près du marché.

J'étais optimiste à l'idée de cette nouvelle année, 1963-1964, ma première année avec Si Idris, le professeur d'arabe, qui prenait soin de moi et me faisait confiance.

Il me confiait les cahiers des élèves pour que je les apporte à son appartement, au premier étage d'un immeuble du quartier « Aricularis », afin que je les corrige.

Là, il m'installait dans le salon et m'apportait un verre de jus de fruits...





En 1963-1964, les élèves de CP faisaient la queue devant la porte de leur classe, dans la cour de l'école Ibn Khaldoun de Nador, et nous entrions.

La classe était de taille moyenne, propre et peu fréquentée.

L'instituteur, M. Idriss, était un jeune homme d'une trentaine d'années, au teint clair et aux longs cheveux noirs et raides, comme ceux des Chinois.

Après la courte leçon de lecture, il s'asseyait au fond de la classe et nous demandait, à moi et au bon élève, les meilleurs de la classe, de nous tenir devant le tableau noir, comme d'habitude, pour nous donner à tour de rôle des coups de poing dans la nuque, de toutes nos forces, comme si nous étions des ennemis jurés.

Puis le bon élève me frappait, et les élèves et l'instituteur applaudissaient ensemble, ravis de ce « match », comme M. Idriss appelait cette « leçon pédagogique ».

Et moi, à mon tour, je le frappais dans la nuque de toutes mes forces.

Les élèves et le professeur applaudissent, exultent et se réjouissent de la « leçon », ou plutôt du grand match !

Et nous continuons les coups douloureux jusqu'à ce que j'entende la cloche sonner, annonçant la fin de cette leçon honteuse, que je n'oublierai jamais de toute ma vie !





Même plus de cinquante ans après cette année sombre, je ne comprends toujours pas le sens de cette étrange et douloureuse leçon donnée par le professeur Idris, durant cette année fatidique !

Du moins pour nous deux, car le bon élève et moi étions les seuls à recevoir ces gifles sur la nuque, peut-être dans l'espoir de modifier les habitudes du professeur !

Et ce jeu a continué sans pitié tout au long de l'année !

Je suis encore stupéfait par l'étrangeté de cette année scolaire et de ces leçons punitives infligées à nous, le bon élève et moi, les deux victimes et excellents élèves de la classe, sans que nous en connaissions le secret ni le but pédagogique !

Cela satisfaisait-il les besoins sadiques et narcissiques du professeur, c'est-à-dire le plaisir qu'il tirait de la douleur et de la souffrance d'autrui, qu'elles soient psychologiques ou physiques ?

Je sais que les psychologues définissent une personne sadomasochiste comme « quelqu'un qui tire du plaisir et de la jouissance à torturer autrui, physiquement ou psychologiquement », et qui prend plaisir à soumettre ses victimes et à les rabaisser.

Ces actes semblent leur procurer un sentiment de satisfaction, de plaisir, de supériorité et de grandeur.

Ils choisissent donc soigneusement leurs victimes pour s'assurer qu'elles ne résisteront pas à la soumission.

En écrasant autrui, le sadique se sent supérieur et au-dessus des autres.





Il cherche à se venger de la négligence et des violences subies durant sa petite enfance, se sentant visé par la personne responsable de son éducation.

Il se sent parfois menacé et peut surprendre son entourage par sa violence.

Cette violence explosive, sous ses diverses formes, est sa façon de libérer ses émotions refoulées et emprisonnées, tous ses déséquilibres psychopathologiques et ses complexes refoulés.

Il cherche un bouc émissaire à blâmer directement, sur lequel se venger et qu'il blesse.

Mon ami et moi, résidents de l'association caritative où il avait lui aussi été relogé après avoir quitté Beni Sidal (Rabe' Ntrath), avons été victimes de la maladie mentale et complexe de cet éducateur, et l'objet de ses projections sadiques inconscientes !

Et ce qui a aggravé le malheur et le mauvais présage de cette année scolaire dans mon école Ibn Khaldoun, c'était le professeur de français, l'Arabe Si El Berkane, qui nous frappait sur le bout des petits doigts avec une règle en fer, ou plaçait la règle entre deux doigts et appuyait dessus tout en la faisant tourner entre nos doigts, provoquant une douleur atroce !





À partir de ce moment-là, j'ai détesté le français, malgré sa beauté et son universalité.

Surtout sa morphologie complexe, comparée à la grammaire et à la conjugaison arabes, bien plus simples.

J'attendais avec impatience le passage au collège pour prendre ma revanche et remplacer le français que je méprisais par l'anglais, langue dans laquelle j'excelsais.

Je me demandais souvent pourquoi ces châtiments corporels à l'école n'étaient pas remplacés par des mesures disciplinaires alternatives, comme le nettoyage de la cour de récréation et des installations scolaires, le jardinage, l'exécution de tâches à la bibliothèque scolaire comme le nettoyage et l'organisation des livres et des ouvrages de référence, l'aide aux tâches liées à la prestation de services dans les cafétérias et les dortoirs scolaires, l'aide à l'organisation d'activités sportives en fonction de l'âge et des capacités physiques des élèves , etc.





En effet, cette méthode ou approche, qui repose sur la punition comme principal moyen de corriger l'erreur d'un apprenant, est incorrecte et engendre de nombreuses conséquences négatives, comme l'ont souligné les érudits d'antan et comme de nombreux chercheurs contemporains nous ont mis en garde.

En effet, les punitions excessives peuvent anéantir la motivation d'un élève à apprendre, étouffant son élan et son autonomie.

Elles ont également des effets néfastes sur la relation enseignant-élève. En recourant à la violence, l'enseignant perd la confiance et l'affection de l'élève.

La perception que l'élève avait de l'enseignant, autrefois un modèle, peut se transformer en une haine tenace, entravant la compréhension et rompant le lien avec des figures positives.

De plus, face à une violence accrue, l'élève peut en venir à considérer l'enseignant violent avec ridicule et mépris.

Enfin, les punitions excessives laissent des séquelles psychologiques profondes chez l'élève, provoquant des blessures émotionnelles qui perturbent son équilibre mental et nuisent à sa santé mentale globale et au processus éducatif dans son ensemble.

Et voilà, ma première année d'école primaire à l'école Ibn Khaldoun s'est déroulée !

Il suit





يوميات فنان مهاجر



يحثاً عن الأمن المفقود



يوميات فنان مهاجر
يحثاً عن الزمن الضائع









يوميات فنان مهاجر

بحثاً عن الزمن الضائع

